



**HAL**  
open science

## L'écriture et la lecture des “ chroniques ” publiées sur facebook : entre brièveté et longueur.

Violaine Bigot, Nadja Maillard-de La Corte Gomez

### ► To cite this version:

Violaine Bigot, Nadja Maillard-de La Corte Gomez. L'écriture et la lecture des “ chroniques ” publiées sur facebook : entre brièveté et longueur.. Formes brèves, Au croisement des pratiques et des savoirs, 2019. hal-02474976

**HAL Id: hal-02474976**

**<https://hal.science/hal-02474976>**

Submitted on 11 Feb 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bigot, Violaine et Maillard-de la Corte Gomez, Nadja : « L'écriture et la lecture des « chroniques » publiées sur facebook : entre brièveté et longueur. », dans Meynard, C. et Vernadakis, E. *Formes brèves, Au croisement des pratiques et des savoirs*, Presses Universitaires de Rennes (PUR), 2019, p. 241-256.\*

« L'écriture et la lecture des « chroniques » publiées sur facebook : entre brièveté et longueur. »

Le support numérique et la logique de publication sur les réseaux sociaux du web ont engendré une forme d'écriture de soi que Christiane Dias (2014 : 3)<sup>1</sup> propose de qualifier d'« écriture du fragmentaire », dont la vitesse est l'une des caractéristiques. Cette nouvelle écriture autobiographique, sur les pages personnelles (blogs, comptes facebook, instagram) des membres de réseaux sociaux, est logiquement brève (posts, commentaires de photos ou d'autres posts...). L'utilisation des réseaux sociaux pour se raconter n'a cessé de s'amplifier depuis l'étude que consacrait Oriane Deseilligny en 2009 aux pratiques d'écriture adolescentes sur Skyblog<sup>2</sup>. Les écrits autobiographiques numériques adolescents étudiés ici constituent un genre<sup>3</sup> que les autrices et leurs lectrices dénomment « chroniques ». Nous appuierons notre étude sur trois chroniques, que l'on peut qualifier de très « populaires », puisqu'elles rassemblent respectivement (en octobre 2018) 26 517, 34 975 et 28 072 mentions « j'aime ».

- *Chronique de Rim : on me l'as imposé, j'pouvais pas refuser* (désormais : *Rim*)<sup>4</sup>
- *Petite Cendrillon amoureuse du Prince du Ghetto* (désormais : *Cendrillon*)
- et *Chronique d'une fille tombé love d'un mec de cité* (désormais : *Une fille*).

Publiées initialement sur Facebook, elles ont également été republiées à plusieurs reprises, par des lectrices, sur des comptes Facebook ou sur la plateforme d'écriture numérique Wattpad.

Emblématiques du genre, elles s'inscrivent dans une catégorie qu'autrices et lectrices nomment « chroniques réelles » et se présentent comme des récits autobiographiques<sup>5</sup>. Sur le plan thématique, elles se classent parmi les histoires de « thug<sup>6</sup> love ». Dans *Cendrillon* et *Une fille*, Souad (« 23 ans, jeune fille musulmane d'origine tunisienne ») et Shanah (« j'ai 19 ans /.../ j'suis d'origine Algérienne j'suis aussi musulmane avant tout la religion a une très grande place dans mon cœur ») racontent a posteriori<sup>7</sup> leur histoire tumultueuse avec un « mec de cité »

---

<sup>1</sup> Dias, C. « L'écriture du fragmentaire quotidien entre mémoire discursive et mémoire métallique », *Itinéraires* [En ligne], 2014-1 | 2015, mis en ligne le 05 février 2015, consulté le 16 février 2019. URL : <http://journals.openedition.org.ezproxy.univ-paris3.fr/itineraires/2289> ; DOI : 10.4000/itineraires.2289

<sup>2</sup> Deseilligny, O., « Pratiques d'écriture adolescentes : l'exemple des Skyblogs », *Le Journal des psychologues*, vol. 272, n° 9, 2009, p. 30. Disponible sur <https://www.cairn.info/revue-le-journal-des-psychologues-2009-9-page-30.htm?contenu=resume> [consulté le 26 décembre 2018]

<sup>3</sup> Bigot V., Maillard-De La Corte Gomez N. et Lambert P., « Les chroniques Facebook : étude exploratoire d'un genre d'écriture (très) populaire sur le net », Cinquième Congrès Mondial de Linguistique Française, [actes en ligne], SHS Web of Conference, 2016, vol. 27, 02003. Disponible sur : <<https://doi.org/10.1051/shsconf/20162702003>>.

<sup>4</sup> Nous les étudierons dans leur forme initiale, celle de la première publication sur Facebook. L'orthographe des autrices a été respectée

<sup>5</sup> Ce pacte autobiographique relève pour une large partie de la convention. La « véracité » des chroniques est d'ailleurs parfois mise en doute, et sujette à débat. dans les commentaires.

<sup>6</sup> Le mot « thug », popularisé par le chanteur de rap américain « 2pac » (1971-1996) peut désigner un jeune homme qui obéit aux « lois de la rue », un rebelle, un petit « malfrat ».

<sup>7</sup> Il s'agit donc de la forme classique de narration que G. Genette qualifie d'ultérieure. (Genette, G. (1972). *Figures III*. Paris, France : Seuil.). Dans certaines chroniques, le temps du récit rejoint celui de la narration, au moment des derniers épisodes.

de la rencontre jusqu'au moment où « l'amour Triomphe » (*Une fille*). *Rim*, présente une histoire de « mariage forcé », autre thématique fréquemment abordée dans les chroniques : « J'me présente, donc voilà je m'appelle Rim, et si j'écris cette chronique aujourd'hui, c'est pour vous faire part de mon histoire de mon "mariage forcé" comme certaines chroniqueuses /.../ Cette histoire est totalement vraie, Et PS : J'ai oubliée, j'suis Marocaine ».

Nous étudions la tension entre le « bref » et le « long » dans cette pratique d'écriture, en nous focalisant sur les discours produits par les chroniqueuses, et par les « admin » (lectrices qui ont acquis des droits de publication sur la page et contribuent à l'animer et à faire grossir le lectorat), puis en nous intéressant aux commentaires postés par les lectrices : leurs discours nous renseignent sur leurs représentations du bref et du long dans les pratiques d'écriture et de lecture.

## 1. Le bref et le long dans les pratiques d'écriture

À priori, il semble difficile de qualifier les chroniques de formes « courtes », ou « brèves ». Au contraire, comme en témoigne notre corpus, elles forment de très longs ensembles : *Rim* compte 108 000 mots, *Cendrillon*, 188 000, et *Une fille* 222 375. Les deux premières sont, comme c'est souvent le cas, prolongées par une « After chro » (vingt-quatre et dix-sept épisodes supplémentaires). Des récits dérivés étoffent parfois l'univers de la chronique : une lectrice de *Cendrillon* a écrit un « spin-off » de quarante-quatre épisodes, accessibles sur la page. Si l'on envisage chaque page de chronique dans son ensemble, plusieurs milliers de posts, photographies, illustrations, commentaires, etc. doivent alors être pris en compte. Les chroniques forment un univers foisonnant, que la réticularité propre à Internet fait grossir indéfiniment, via les nombreux liens. Écrire des chroniques, c'est, pour reprendre les mots de Paule Mackrous, « participer à l'abondance numérique », « s'inscrire dans l'afflux de production en ligne<sup>8</sup> ».

Pour autant, la question des formes brèves est loin d'être caduque lorsqu'on essaie de mettre au jour les caractéristiques des chroniques.

### 1.1. Les messages publiés sur la page Facebook de la chronique : abondance et brièveté

Tout d'abord, quand elles sont publiées sur Facebook, l'interface propre à la plateforme permet à la chroniqueuse (ou à ses « admins ») de publier régulièrement des posts afin d'animer la page et d'entretenir le lien avec les lectrices tant que la page de la chronique est encore active.

Si l'on observe, par exemple, les vingt-cinq dernières « publications » accessibles sur la page Facebook de *Rim*, on voit que ces courts messages, qui associent le plus souvent texte et images, ont été publiés, à un rythme très rapide, entre le 25 juin 2014 et le 1<sup>er</sup> juillet 2014, par deux « admin » de la page, Oujdia (vingt-deux publications) et Soum (trois publications).

Dix-huit sur vingt-cinq de ces publications sont, de fait, des re-publications de messages publiés ailleurs sur le web, illustrant ce que Lessig, cité par Paule Mackrous, qualifie de « culture du remix », qui consiste à « combiner ou à éditer du matériel préexistant pour créer quelque chose de nouveau »<sup>9</sup>. Relevant de la « forme brève à statut citationnel<sup>10</sup> », ce matériel sémiotique préexistant relayé, commenté et incorporé à la page de la chronique se trouve inséré « dans un texte continu » à l'intérieur duquel il « demeure identifiable et conserve ses caractères spécifiques, mais avec lequel [il] fait corps néanmoins »<sup>11</sup>. Il illustre le régime rhétorique de la forme brève de l'*enchâssement* (*ibid.*).

<sup>8</sup> Mackrous, P., *Écrivaines du Web : abondance et remix*, Itinéraires [En ligne], 2014-1 | 2015, mis en ligne le 4 février 2015. URL : <http://itineraires.revues.org/2276>. doi : 10.4000/itineraires.2276. [Consulté le 7 décembre 2017], p.1.

<sup>9</sup> *Id.*, p. 7-8.

<sup>10</sup> Roukhomovsky B., *Lire les formes brèves*, Armand Colin, 2006, p. 18.

<sup>11</sup> *Id.*, p.6.

Nombre de discours ainsi republiés s’inscrivent dans des genres en phase avec la forme brève : aphorismes et proverbes, mais aussi, et surtout, traits d’esprits et histoires drôles (le 25 juin, capture d’écran d’un tweet : « « ouais les go vous regardez le foot c’est un sport de mec » disent ils en sortant des UV avec leurs queue de cheval et leurs sourcils épilés »). Écrits à la première personne, les messages directement rédigés par la chroniqueuse ou ses « admins » sont aussi conditionnés par la rapidité et la concision propre aux réseaux sociaux et à l’écriture « de la quotidienneté », marquée par une nécessité de brièveté, puisque, comme le remarque Alain Montandon, « celui qui veut noter au jour le jour des faits et pensées doit très fréquemment adopter l’annotation courte, qui sert de memento, sans développement<sup>12</sup> » (2006 : 8).

### 1.2. La chronique en tant que telle : un feuilleton numérique

Ces courts messages publiés sur le compte de la chronique ont pour fonction essentielle de maintenir le lien et l’intérêt des lectrices, de construire l’ethos de la chronique mais ne sont pas à proprement parler le « cœur » de celle-ci. Or le récit des chroniques en tant que telles décline une autre forme de la brièveté littéraire, qui a trait à leur sérialité, réactualisant la forme littéraire ancienne du feuilleton.

De nombreux éléments (dimension relativement stéréotypée des intrigues, des situations, des personnages, etc.<sup>13</sup>) vont dans le sens de ce rapprochement, souligné par les rares articles de presse consacré aux chroniques (par ex. : « Feuilletons des temps modernes, les chroniques Facebook fleurissent sur la toile<sup>14</sup> »). Mais, tout autant que ces convergences stylistiques et thématiques, c’est la structure compositionnelle du texte<sup>15</sup>, qui fait des chroniques une déclinaison du roman-feuilleton.

En effet, à l’instar d’Eugène Sue, qui a livré son célèbre roman-fleuve *Les Mystères de Paris*, chapitre après chapitre, au fil des numéros du *Journal des débats*, les chroniqueuses découpent leur récit en de multiples épisodes, dénommés « parties », postés (et visiblement écrits) au fil des jours sur la page Facebook de la chronique. Celle-ci est ensuite archivée dans des « albums », à partir desquels il est possible d’accéder à nouveau à tous les épisodes, sans repasser par le fil chronologique des publications sur la page. *Rim* compte cinquante-huit parties archivées dans l’album « chronique ! », toutes datées du 4 novembre 2012 ; la chroniqueuse ayant effacé les épisodes postés au jour le jour, la chronologie précise de la publication est effacée. La publication des 126 parties de *Cendrillon* s’échelonne du 11 novembre 2011 au 23 mars 2012 et celle des 111 parties d’*Une fille* du 6 juin 2011 au 16 avril 2012 (une ultime partie ayant été ajoutée le 15 août 2013). Chacune des deux chroniques est archivée dans un album intitulé « La chronique c’est ici ☺ » pour l’une, et « Ma chronique » pour l’autre. Cette fragmentation en parties semble constitutive des chroniques, puisqu’elle est conservée, même lorsqu’elles sont republiées et peuvent alors être lues, d’une traite, dans leur totalité. Ainsi, sur Wattpad, les parties des chroniques sont souvent regroupées, par deux ou trois, mais la délimitation entre les parties d’origine reste explicitement mentionnée.

Différentes marques discursives permettent de délimiter les parties. Chaque épisode de *Rim* et d’*Une fille* débute systématiquement par « Partie », suivi du numéro de la partie. *Rim*

---

<sup>12</sup> Montandon A., *Les Formes brèves*, Classiques Garnier, 2006, p. 8.

<sup>13</sup> Voir Bigot V., Maillard-De La Corte Gomez N. et Lambert P., art. cité.

<sup>14</sup> Disponible sur <https://culturebox.francetvinfo.fr/livres/romans/quand-les-editeurs-s-emparent-des-chroniques-facebook-pour-en-faire-des-livres-148541> [consulté le 5 janvier 2019].

<sup>15</sup> La structure compositionnelle d’un texte constitue, avec le développement thématique et le style, l’une des trois grandes catégories retenues, depuis Bakhtine, pour caractériser un genre discursif. (Adam J-Ml. « Genres, textes, discours: pour une reconception linguistique du concept de genre. » In: Revue belge de philologie et d’histoire, tome 75, fasc. 3, 1997. Langues et littératures modernes - Moderne taal- en letterkunde. pp. 665-681; doi : <https://doi.org/10.3406/rbph.1997.4188>).

commence par saluer ses lectrices, et les remercier éventuellement pour les montages photographiques qu'elles ont envoyés (« Salam A3leiykoum tout l'mooonde<sup>[L L L L L]</sup><sup>[S E P I S E P I]</sup>Mercci iiiiii à Sabrina Ben Arfa pour le montage<sup>[L L L L L]</sup><sup>[S E P I S E P I]</sup>**PARTIE 7**<sup>[L L L L L]</sup><sup>[S E P I S E P I]</sup>»), clôturant fréquemment ses parties en annonçant qu'une suite est à venir : « suite à la prochaine partie », « la suite demain in sha allah »... C'est dans *Cendrillon* que la délimitation entre parties est la plus nette. Chacune a un titre et un numéro (par exemple : « Partie 19 : Nostalgie, nostalgie ») et se termine rituellement par la même phrase (« Lisez, aimez, commentez et faites tourner *émoticon smile* ♥♥♥ ») invitant les lectrices à ne pas se cantonner au rôle de réceptrices passives de l'épisode.

Les chroniqueuses travaillent aussi à « lier » les parties, ainsi délimitées, entre elles, et à construire la continuité de leur récit. Parmi les modalités de « tuilage » entre les épisodes, on trouve fréquemment, en début de partie, la reprise, mots pour mots, de la ou des phrases sur lesquelles s'était clôturée la précédente (voir Bigot V., Maillard N., Lambert P., art. cité). Le plus souvent, les transitions d'une partie à l'autre jouent sur des effets de suspens caractéristique du récit sériel qui, comme l'analyse Anaïs Goudmand, « repose sur des procédés narratifs aisément identifiables, caractérisés par la non coïncidence entre le dénouement d'une séquence et la fin de l'épisode<sup>16</sup> ». Les chroniqueuses font un usage immodéré de « cliffhangers » : une partie s'interrompt brutalement sur une mise en suspens, interruption qui peut être soulignée par le jeu de la ponctuation (points de suspension, espaces...) ou l'inachèvement d'une phrase : « vert 17 heures en rentrant chez moi j'reçois un appel d'un num que j'connais pas la j'repond. PARTIE 8 // C'étais Mehdjoubia j'étais surprise de la voir. » (*Rim*) Les chroniqueuses sont parfaitement conscientes des attendus en la matière : elles incitent les lectrices à deviner la suite, et n'hésitent pas à les entraîner sur de fausses pistes.

Breff je reçois un message de Wahil : <<alr c vrémn fini ???>><sup>[L L L L L]</sup><sup>[S E P I S E P I]</sup>Il à écris comme ça, ça m'tue comment il écris les message d fois jcomprend rien !!<sup>[L L L L L]</sup><sup>[S E P I S E P I]</sup>Moi : <<.....>><sup>[L L L L L]</sup><sup>[S E P I S E P I]</sup>Ahaaa vous saurez la suite demainnnn lol, à votre avis j'ai mis quoi ?? Oui ou non ???<sup>[L L L L L]</sup><sup>[S E P I S E P I]</sup>[...] (*Rim*)

Bien que Facebook ne limite pas le nombre de signes des publications, les chroniqueuses respectent une norme implicite – jauge qui correspond probablement à ce qui peut être écrit (et/ou lu ?) au rythme d'une livraison quasi journalière. Ainsi, les parties comptent 1837 mots en moyenne pour *Rim*, 1496 pour *Cendrillon* et 2003 pour *Une fille*.

La longueur des épisodes donne parfois lieu à des commentaires permettant de saisir comment se construisent et se négocient les normes relatives à la longueur et à la brièveté des parties. La chroniqueuse peut par exemple parer à une possible contestation des lectrices : « Handek à celles qui vont me dire que la partie est courte car sah, elle est grave plus longue que d'habitude, pas le double mais pas loin » (*Cendrillon*, partie 69). Le plus souvent, lorsqu'une partie semble « trop courte » par rapport à une norme implicite, la chroniqueuse adresse des excuses aux lectrices, dont les attentes pourraient être déçues. Une forme de réparation peut même être proposée, sous la forme d'une partie à suivre plus longue et/ou plus dense : « Brefff mdr, désolé désolé désoléééé pour cette miniii partie Mais la prochaine, jvous assure qu'elle sera riche en rebondissements. » (*Cendrillon*)

Cette dernière remarque montre que ces transactions sur la longueur des parties mettent en jeu la question de leur densité. Ainsi, pour justifier que sa partie 64 ne soit « pas une très longue partie », *Rim* souligne : « mais y a beaucoup d'émotions donc ça compense largement lol ». Ce « trop plein d'émotion » peut même placer les chroniqueuses dans l'incapacité momentanée d'écrire. C'est le cas de *Chronique d'une fille* à la fin de la partie 30 :

Il ne pas repondue, j'me suis toutes suite effondré

<sup>16</sup> Goudmand A., « Narratologie du récit sériel. Présentation de quelques enjeux méthodologiques », *Revue Proteus, Cahiers des théories de l'art*, n° 6, 2013, p. 81-89. La citation se trouve p. 81.

J'veais pas tous vous raconter c'est trop long & trop emouvent pour moi c'est une partie aussi très dure de ma vie...

Là aussi, les chroniqueuses jouent avec les normes, comme *Cendrillon*, qui feint de clôturer sa partie 89, avant de détromper ses lectrices : « Désolée pour cette partie courte, la suite demain lol, nan je rigole la suite tout de suite ».

La longueur d'une partie peut être commentée pour justifier sa clôture (« Désolée pour le suspense, la partie est longue et j'suis obligée de l'arrêter ici mdrrrrr. A demain inshaallah pour une nouvelle partie... », *Cendrillon*, partie 87) ou pour inciter les lectrices à la patience dans l'attente de la partie suivante : « Waaaah cette parti elle est vraiment vraiment vraimmmmmeeeeeent longue !!!! Ne demandez pas la suite de la suite mddr ! » (*Rim*, partie 37)

Longueur et brièveté des parties sont donc étroitement associées au rythme de lecture, d'écriture et de publication : la « bonne jauge » est celle qui permet de maintenir, au jour le jour, le lien entre la chroniqueuse et ses lectrices. Lorsque celui-ci risque d'être momentanément rompu, la rédaction d'une longue partie peut aussi être présentée comme une compensation. Rim poste ainsi le message suivant sur sa page avant de partir en vacances au Maroc :

Je m excuse si je vous laisse en plan wallah j aime pas vous laisser en plan j vous jure je m en veux ! En plus avec mon départ au Maroc je sais pas comment je vais faire mais déjà c'est sur avant mon départ je vous laisse pas comme ça je vous en met une bien longue et sans suspens !! Je laisserai la chronique active inchaallah wallah encore désolé. !!!!!!!! Ne m en voulez pas !!!

La question du temps est centrale dans la mesure où « le roman-feuilleton se caractérise par l'interruption temporaire du récit entre deux segments. En contraste avec le découpage chapitral, la séparation n'est pas seulement matérielle, mais aussi temporelle<sup>17</sup> ».

Enfin, étudier l'écriture « brève » amène à interroger la densité de l'expression, sa concision et sa force. Sur ce point, les chroniques ne sont pas, clairement, du côté d'une écriture « lapidaire ». Cependant, une tension s'exprime fréquemment entre la possibilité d'une écriture abondante et la nécessité de « faire bref ». D'une part, le support numérique permet d'écrire sans limite : la chroniqueuse se livre au plaisir de (se) raconter et toute la communauté réunie autour de la chronique goûte celui d'être ensemble, de faire durer l'échange. Les parties les plus longues sont d'ailleurs souvent les dernières : la chroniqueuse a du mal à quitter ses lectrices, et prolonge même ce contact par une « after chro ». D'autre part, les chroniqueuses se questionnent sur la densité narrative de leur récit : dans quelle mesure faire bref pour aller efficacement à l'essentiel, ou détailler – et délayer – la narration pour faire durer le plaisir ? Ainsi, Rim peut s'excuser pour son souci du détail inutile (« Désolé pour les détails inutiles mdrrrr..... »), justifié par son plaisir à écrire (« je sais vous vous en foutez mais j'aime raconter des détails inutiles ! ») ou encore argumenter de la nécessité de donner des détails, par souci de véracité :

Mdrrrr sérieux vous voulez que j'vous dise pérkoi /.../ jdis toujours que jfais ma douche ?? <sup>[SEP]</sup>J'aimerais bien vous faire zappé ces moments 'douche' pck je sais que vous en avez complètement rien à foutre, mais une fois je lisais une chronique, la fille elle disait pas 'jsuis allée faire ma douche' perso j'captais mm pas, breff un jour une de ses lectrices lui à dit <sup>[SEP]</sup>Eh mais tu fais jamais ta douche ???.....! alors que si^^ Brefff ça m'as traumatisée dpuis que j'ai commencer ma chronique mdrrrrrrrr donc voilà...<sup>[SEP]</sup>

Dans cette perspective, il est intéressant de relever la fréquence de l'adverbe « bref » dans les récits. Il est employé à 262 reprises (dont 218 dans le récit) dans *Rim* où l'on trouve même l'emploi du néologisme : « breffons » – pour « faisons bref ». L'adverbe exprime la volonté

---

<sup>17</sup> Goudmand A., « Le roman-feuilleton ou l'écriture mercenaire : l'exemple des *Mystères de Paris* », *Cahiers de Narratologie*, 31 | 2016, 22 décembre 2016, p. 5. URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/7589>, [consulté le 25 Novembre 2018].







Cet acte de langage a pour fonction essentielle [...] de renforcer la solidarité existant entre les interlocuteurs, et de manifester euphoriquement leur communauté de goûts et d'intérêts ; pour parvenir à ses fins, le compliment doit donc avoir des allures familières, et être aisément reconnaissable<sup>23</sup>

Le compliment peut donc être bref et stéréotypé pour remplir sa fonction de connivence euphorisante mais, comme le cadeau, il augmente aussi paradoxalement ses chances d'atteindre son objectif (faire plaisir à son destinataire) si son coût (temps passé à le confectionner ou le chercher ou argent dépensé pour le cadeau matériel, coût cognitif pour le compliment) est perçu comme élevé.

## 2.2 Commentaires sur la durée et le rythme de lecture : la soif de lire

Le monde des chroniques est inscrit dans celui des réseaux sociaux où il est d'usage de réagir sans attendre aux contributions des autres membres jugées intéressantes. La publication des épisodes, notamment du dernier, donne lieu à des réactions immédiates qui précèdent même la lecture. Ainsi, le deuxième commentaire qui suit la publication du dernier épisode de Cendrillon est « j'ai peur de la lire aller jme lance... » À la suite du dernier épisode d'*Une fille*, deux commentaires thématisent la lecture à venir : « Aiie aiie j'ai hate de savoir la suite <3 » (com. 2) ; « Papapa je suis pressé de la liiiiiiiire :D j'ai attendu tous le week end <3 » (com. 11).

Ce dernier introduit un des thèmes de prédilection des commentaires, celui de l'impatience (de lire et connaître la fin) des lectrices auquel semble s'opposer la patience de la chroniqueuse (face à ses problèmes familiaux et de couple et pour rédiger ce long texte). La dernière partie de l'article se consacre à ces tensions entre patience et impatience, étroitement mêlées à celles entre brièveté et longueur de la lecture et de l'écriture.

Quand l'impatience de connaître la suite n'est pas thématisée en temps réel, elle l'est rétrospectivement par des lectrices qui reviennent sur leur parcours de lecture : « Jguettais trop l'arrivé d'un nouvel épisode .. Une vrai guedin .. ! » (extrait du com. 91) ; « tout les jour j'venai sur ta page Pour Voir si t'avais mi la suite... » (extrait du com. 190).

Certaines expliquent qu'elles préfèrent lire les chroniques après leur publication intégrale pour ne pas avoir à attendre (« jsuis la dpuis pas longtemps pck j aime pas attendre les suites »<sup>24</sup> extrait du com. 165). Elles évoquent volontiers un mode de lecture quasiment compulsive (« J'ai lu ta chronique en 10 jours je pouvait pas m'en passer », extrait du com. 278), ou un temps de lecture court (« j'lai lu en pas lgt tellement j'étais a fond dedans », extrait du com. 113).

Que recouvre ce « pas longtemps » ? Douze messages postés par des lectrices qui ont lu la chronique après sa publication complète nous renseignent sur les temps de lecture qui s'étendent de deux heures à deux semaines. L'appréciation subjective de ces durées comme longues ou courtes n'est pas toujours claire mais la formule utilisée pour la durée la plus longue (« - de 2 semaines », com. 363) laisse entendre que, pour cette lectrice-là, deux semaines reste un record de brièveté.

Plusieurs lectrices s'étonnent d'être allées jusqu'au bout, l'une précisant qu'elle a lu « de A à Z » (com. 190), une autre « du début à la fin » (com. 351), deux s'étonnant de ne pas s'être « lassées » : « tu es l'une des TRES rare chronique que j'ai terminé » (extrait du com. 96) ; « wallah du debut à la fin je ne m'en suis pas lassé la verite jour et nuit » (extrait du com. 356).

La longueur des textes est parfois soulignée par les lectrices, qui évoquent leur frayeur face à la longueur du texte, vite dépassée par la passion qu'a déclenché la lecture : « je trouvais quelle etait tres long a lire mais j'ai vu que ça en vallais le coup ! » (com. 172)

Il n'est pas surprenant que le fait d'arriver au dernier épisode provoque un sentiment de tristesse : (« tout les jour j'venai sur ta page Pour Voir si t'avais mi la suite... Ect ! Hey la

<sup>23</sup> Kerbrat-Orecchioni C., *Les interactions verbales*. 3, Armand Colin, 1994, p. 214.

<sup>24</sup> D'autres espaces de dialogues entre lectrices mentionnent un autre type d'argument : la peur qu'une autrice abandonne en cours de route une chronique que l'on a commencée.

J'suiiiiiis DEGOUTER que sa soit Finiiii », extrait du com. 190). Pour certaines, qui ont lu la chronique au fur et à mesure des publications d'épisodes, l'étendue de la lecture (sur plusieurs mois) semble avoir favorisé une forme d'addiction (réelle ou feinte), pour d'autres au contraire, qui l'ont lue après la publication du dernier épisode, la longueur du texte absorbé d'une seule traite rend le sevrage difficile. La relecture et la lecture d'une suite sont deux remèdes possibles. La perspective de relire est évoquée dès le commentaire 8, à savoir juste après la publication du dernier épisode : « ET DIRE QUE JE NE VAIS PLUS POUVOIR M'ENDORMIR EN LISANT TA CHRONIQUE :( ! ALALA ! MAIS BON JE VAIS LA RELIRE DEPUIS LE DÉBUT JE CROIS ) ». Et en effet, plus loin dans la série des commentaires, l'activité de relecture de tout ou partie du récit, est mentionnée, permettant d'apaiser le manque et de revivre intacts les sentiments de la première lecture (« Jarrive pas a me dire que c fini la cronique jli les 2dernier partie tou les jour on dire une mongole », extrait du com. 284)

Les demandes d'une suite ou d'une « after chro » sont très nombreuses, comme, par exemple dans les commentaires 239 (« j'attends la suite avec impatience !! ») ou 35 (« J'AI HATE DE LIRE L'AFTER CHRO EN TOU KA »).

Les pratiques de lecture et d'écriture des lectrices s'inscrivent certes dans ce temps court que génèrent les pratiques de littératie sur les réseaux sociaux où les sollicitations pour passer d'un espace numérique à un autre sont nombreuses, où l'interaction incessante avec d'autres internautes ne favorise pas le développement d'une interaction lente avec le texte. Pourtant, les lectrices se ménagent aussi des plages de lecture longue, et même de relecture. Conçus initialement pour un temps de vie court, susciter des réactions immédiates et constituer des communautés éphémères, ces récits survivent à cette première expérience de publication en forme brève, par la lecture qu'en refont les lectrices (lorsque les pages sont encore ouvertes, des commentaires sont postés plusieurs années après la fin des récits) et par les republications, sur d'autres réseaux sociaux. C'est un des paradoxes de cet univers juvénile qui se caractérise à la fois par la vitesse, la rapidité, la brièveté mais aussi par une fascination pour la patience et pour ce qui dure, comme le montrent les vingt-quatre commentaires du dernier épisode d'*Une fille* louant la patience de la chroniqueuse et les très nombreux vœux de bonheur et d'amour qui dure (onze occurrences du verbe « durer » dans les vœux de bonheur des lectrices).

### **Conclusion :**

Les chroniques constituent bien, à travers la publication régulière de textes brefs, une tentative de construction numérique de la mémoire et de mise en scène de soi comparable en plusieurs points à celles étudiées, dans des perspectives bien différentes, par Christiane Dias ou Oriane Deseilligny. Mais ces textes s'éloignent des autres écrits autobiographiques typiques de l'écriture numérique en réseau en ce qu'il s'agit de récits « rétrospectifs » où les autrices, âgées de 15 à 25 ans environ, racontent, à posteriori, quelques années clefs de leur adolescence. Au-delà de la logique de publication quotidienne, il s'agit bien de récits « linéarisés », avec un début et une fin, rédigés agencés et postés sur les réseaux pour construire un tout homogène. Cette tension entre court et long, dans la dynamique d'écriture qui oscille entre recherche d'exhaustivité et maintien de la tension narrative, constitue bien une des caractéristiques des chroniques.

Elles suscitent aussi des commentaires de lectrices souvent brefs, parfois plus longs, publiés immédiatement ou longtemps après la publication, pour partager avec l'autrice et les autres lectrices des expériences de lecture brève ou longue, pressée ou patiente... Derrière la diversité des commentaires, se révèle une communauté de lectrices avec des attentes et des codes de lecture et d'écriture plus ou moins partagés. Certes, au moment de leur première publication, les épisodes des chroniques sont lus selon le mode que décrit Sylvie Octobre, dans son rapport de recherche sur les pratiques culturelles des jeunes : « les séquences de lecture des jeunes sont plus courtes, souvent liées à leurs échanges écrits sur Internet, et donc sont très liées à la

sociabilité<sup>25</sup>. ». Mais la rémanence des chroniques, rassemblées (ou « reliées ») par leurs autrices dans des albums, ou republiées, intégralement, et en une seule fois, par des lectrices-éditrices articule les publications brèves d'épisodes, dans un format long. Celui-ci permet un autre mode de lecture qui ne se fait plus au gré des publications d'épisodes mais qui peut s'inscrire dans une logique de durée et longueur.

---

<sup>25</sup> Octobre S., « Entretien avec Laura Buratti. *Les jeunes lisent toujours, mais pas des livres* », Le Monde, 24 septembre 2014.